

De Jésus de Nazareth à la fondation du christianisme

André Sauge, nous livre deux ouvrages (qui viennent de paraître aux éditions Golias), qui retracent ses découvertes des textes grecs comme de ceux du Nouveau Testament en analysant et en expliquant leur construction. Ils sont un enchantement pour la raison, la culture et la manifestation de la beauté de certains hommes à la recherche d'un monde pour le bonheur de tous !

Un premier livre où l'auteur donne une traduction de l'Évangile (dit) de Luc et des Actes des Apôtres après avoir restauré leurs textes. Pour cela, il distingue – ce qui n'a encore jamais été fait avec ce niveau de culture de la langue grecque – entre les originaux issus des archives du mouvement de Jésus, et les additions faites lors de la mise en forme des Évangiles, entre 95 et 110, additions faites pour préparer la transformation de la personne de Jésus de Nazareth en Messie (ou Christ) offrant son existence pour le salut du monde. Ce texte nouveau, bref, et donné avec l'humour d'un spécialiste de la littérature ancienne, est un véritable cadeau pour tous ceux qui se passionnent pour l'aventure du Maître de Nazareth. Les notes qui y sont jointes constituent un véritable commentaire des textes de l'Évangile et des Actes.

Dans son deuxième livre De Jésus de Nazareth à la fondation du christianisme, André Sauge s'interroge sur comment est-on passé de la vie d'un Maître Juif :

- qui a engagé sa vie pour dénoncer et mettre à bas un système religieux qui exploitait en parasite le peuple laborieux d'Israël ;
- qui a tenté de mettre fin à un système sacrificiel qui transformait le don gratuit que Dieu fait aux hommes de sa vie en un contrat dont il faut payer chaque manquement aux prêtres du temple sous forme d'offrandes coûteuses ;
- qui a proposé à ceux qui suivaient son enseignement de prendre tout étranger, tout juif ne figurant pas parmi leurs obligés sous leur haute protection, manifestant ainsi l'universalité absolue de son message.

À une figure, Messie ou Christ, descendu des Cieux et faisant de sa mort un sacrifice pour le salut du monde ? Sacrifice prétendument voulu par Celui que l'on dit Père, image de l'Amour le plus vrai, mais crispé sur la volonté d'obtenir inexorablement réparation du moindre manquement de ses créatures ?

Comment a-t-on pu vouloir reconstruire, après la mort du maître, une ou des Églises qui se réclament de lui en ayant rétabli un culte sacrificiel qu'il avait dénoncé comme l'instrument d'aliénation de tout un peuple ? Culte dont les victimes ne sont plus désormais des chèvres, des bœufs ou des pigeons, mais les fidèles des Églises invités le plus gentiment du monde à faire l'offrande de leurs propres existences à ce Dieu dit Père des Cieux ? Sous l'œil attentif et souvent implacable de leurs souverains, les évêques, qui « surveillent » la qualité des offrandes...

Tel est l'intérêt de ce livre indispensable pour quiconque veut comprendre la construction d'un système religieux qui pourrait aujourd'hui concerner un milliard et demi d'êtres humains et qui a marqué 20 siècles d'histoire. Livre indispensable aussi pour celle ou celui qui voudrait travailler au renouveau de cette énorme Assemblée mondiale que sont devenues les Églises, en remontant à la vérité de leur histoire, c'est-à-dire à l'acte de fondation de la Loi de Moïse au nom de laquelle a été condamné à mort, de manière inique, celui sur lequel elles disent se fonder

Golias : Vous êtes un spécialiste de la culture grecque. Or, vous avez consacré beaucoup d'énergie et de travail à retrouver les fondements de l'expérience vécue réellement par Jésus de Nazareth, pourquoi ?

André Sauge : Je suis devenu, admettons, un spécialiste de la culture grecque, mais je suis d'origine paysanne, de culture catholique, cela veut dire que le fond de ma culture n'est pas celui de la culture urbaine dominante, bourgeoise. Mon père a émigré en 1924 avec ses parents originaires de la campagne proche de la ville de Fribourg en Suisse ; il était donc membre du lignage de ceux qui, dans la tradition indo-européenne, appartenaient à l'ensemble fonctionnel des « laboureurs ». Un arrière-grand-père signait l'acte d'achat, vers 1840, d'une ferme-épicerie près de Fribourg, « Laurent Sauge, laboureur ». Pour une famille relativement nombreuse, il a fallu trouver une propriété agricole plus grande que celle qu'elle détenait à Fribourg. Mon père – « notre » père, puisque j'ai eu et j'ai encore de nombreux frères et sœurs – s'est marié deux ans après son arrivée en France, en Haute-Savoie, à la frontière lémanique de Genève (non loin de Thonon). Ma mère était donc savoyarde, d'une famille originaire des Contamines Montjoie (Mont Jupiter, devant le massif du Mont-Blanc). Au moment de commencer des études secondaires, je n'avais d'autre choix, pour des raisons qu'il n'est pas nécessaire d'expliquer ici, que le petit séminaire. J'ai fait mes études secondaires, me laissant apprivoiser, en surface du moins, c'est-à-dire assimilant la culture dominante, six ans chez les Assomptionnistes parmi une majorité de ruraux, une année en Bretagne, à Sarzeau, chez les Picpuciens (la lecture de la vie de Damien de Veuster au réfectoire avait éveillé en moi je ne sais quel désir de le suivre chez les lépreux). Quand on est fils de paysan resté quelque peu paysan, sorti d'un petit séminaire, on n'a guère d'autre choix, à l'université, que les études de philosophie (alors mes bases de grec et de latin n'étaient pas très solides et je n'ai jamais cherché à marquer mon « pié de grue » (un pedigree) dans les antichambres du savoir).

Quand les aléas de la bureaucratie française vous obligent à retourner d'où vous venez pour y enseigner la philosophie, ce qui pourrait se faire sans être obligé de concourir pour discourir devant des classes de 35 élèves, dans un canton et État comme celui de Genève, vous êtes invités à compléter vos études de philosophie ; cela a d'abord été en littérature française avec un complément en linguistique, puis, après quelques années, je me suis souvenu que le grec m'était resté au travers de la gorge, y laissant toutefois un goût de « reviens-y ».

Un de mes professeurs de philosophie, à Lyon, s'appelait Henri Maldiney et ses références constantes, en grec, à Parménide, Héraclite, Platon me fascinaient. J'avais choisi pour l'oral de l'histoire de la philosophie le Parménide de Platon. J'ai donc décidé de reprendre l'étude du grec ; tout en enseignant, j'ai suivi à Genève tout le cursus universitaire des études de la civilisation et de la littérature grecques antiques, jusqu'au doctorat. J'ai dès lors enseigné aussi le grec, et c'est en l'enseignant que j'ai renoué avec la lecture de quelques paraboles, propres à l'Évangile de Luc, pour découvrir d'étranges distorsions du sens par des traducteurs lisant le texte grec des Évangiles..., en latin, où un « montant », une « barre », une « palanche » devient une « croix » !

Dès la thèse, j'étais sorti des sentiers battus de la lecture des textes classiques ; en reprenant la lecture de Luc, je ne pouvais mieux faire que de sortir des sentiers battus de la lecture des textes dits « sacrés ». Pour cela, il ne faut pas avoir peur de se moquer du sacré et d'apprendre à respecter ce qui réclame d'être respecté en raison de sa valeur intrinsèque : ce n'est pas le cas des « Traditions », solidement établies aussi longtemps que sont solidement installés les pouvoirs, politiques et savants, qui les ont établies. Car on est nécessairement le savant d'un pouvoir.

Qu'est-ce que les femmes et les hommes d'aujourd'hui peuvent trouver de vivant et d'universel dans la vie de Jésus de Nazareth ? Pourquoi cela vaut-il la peine de travailler son message et son projet plus que jamais ?

Je ne dirai pas « message », mais enseignement de Jésus. Ce que la lecture des seuls textes écrits en grec standard, dit aussi « grec de la koinè », langue véhiculaire du bassin méditerranéen de l'époque gréco-romaine, permet de comprendre, c'est que Jésus, dit de Nazareth, était né de père inconnu, mais dans une famille appartenant à la caste sacerdotale de Judée ; grâce probablement à un de ses grands-pères, il a suivi une formation à l'école d'un rabbi, peut-être thérapeute. Il est probable que son maître lui a parlé des maîtres de la sagesse grecque, et notamment de ceux que l'on appelle les Cyniques. Ce sont des philosophes qui se moquent des doctrines, préoccupés de dénoncer les travers humains et surtout les artifices qu'entraîne la vie en société par besoin de paraître. Or ce qui caractérise Jésus dans la tradition des Sages, c'est l'auditoire auquel il s'adressait, non pas une élite avertie des choses de la philosophie, mais la population que j'appelle des « besogneux », celle qui est vouée à l'obligation de satisfaire chaque jour à la demande des besoins vitaux, non seulement de leurs propres besoins, mais également celui, en Judée notamment, des lettrés, vivant de la dîme (la loi interdisait aux Lévites les travaux manuels).

Première leçon que nous pourrions retirer de l'enseignement de Jésus : c'est dans les lieux de leur vie et de leur travail qu'il importe d'instruire les « besogneux », c'est dans les quartiers des banlieues, par l'intermédiaire des mères, et des pères s'il en est de bonne volonté, qu'il importe d'instruire les enfants pour leur donner les outils - langage, écriture, lecture, calcul élémentaire, recul de l'histoire - qui leur permettent d'avoir une prise intellectuelle sur le monde dans lequel ils vivent et de le prendre en charge. Pour les enfants de ces milieux-là, l'école de la République est une colonie pénitentiaire, comme elle l'est encore dans le monde des paysans ou des artisans ruraux.

Seconde leçon : la concurrence, les rivalités, ramènent la norme des comportements humains à celle du monde animal. Or le fait que tout être humain, et c'est là le trait distinctif de l'humanité, dispose d'une langue, c'est-à-dire d'un langage reposant sur des signes à double niveau d'articulation - de sons entre eux et des assemblages de sons renvoyant à de l'immatériel, à de l'idéal, à du « sens » - ce fait-là introduit une coupure entre les êtres humains d'un côté, la nature et le monde animal de l'autre, et même entre les êtres humains eux-mêmes (les langues sont construites de telle sorte que ceux qui en usent, et ils le font pour communiquer, s'entendent, mais elles ne les solidarisent pas). En conséquence, les êtres humains sont condamnés à faire des choix, et notamment le choix de la solidarité ; la concurrence, la rivalité, est un choix, imposé, en raison de comportements dominants traditionnels, par les groupes détenteurs des pouvoirs qui, eux, ont intérêt à valoriser la rivalité puisque leur position sociale leur donne un avantage, sans cesse menacé, pensent-ils ; or ils disposent des moyens qui assurent leur triomphe. Après des penseurs grecs bien antérieurs à lui, mais lui était en prise directe avec la foule à laquelle il s'adressait, Jésus a expliqué de quelle façon il était possible de mettre en place des relations fondées sur la coopération et le partage (la redistribution des richesses) en promouvant un mode d'échange fondé sur la générosité et pas seulement sur l'équité (la réclame de l'égalité). Ce qui importe dans les échanges, c'est que celui qui « donne » (vend, remet, etc.) n'aliène pas la libre capacité de celui qui reçoit, d'abord de recevoir, ensuite de disposer librement de l'objet qu'il reçoit, enfin de répondre librement. Cette liberté de chacun des partenaires d'un échange, seule la générosité permet de l'entretenir. Dans l'organisation libérale de l'économie – fondée sur la concurrence – tous les travailleurs sont serfs.

On ne transformera pas les rapports à la nature et au monde animal sans transformer les rapports entre les êtres humains. Pour Jésus, et cela dans la tradition de l'ancien Israël (du temps des Juges, antérieur à l'institution d'une royauté), un monde sans dominant, sans roi (sans messie, sans figure sacralisée) – ce qui ne veut pas dire sans exercice d'un pouvoir strictement défini par des règles – un tel monde est possible. Et je pense que c'est possible, mais on ne peut y parvenir sans travailler inlassablement contre ceux qui ne peuvent faire valoir leur Moi sans en asservir d'autres. Je donne un autre élément, sans le discuter parce que cela impliquerait de longs développements : dans le monde humain, toute relation à l'autre, inconnu, étranger, est une relation potentiellement violente qu'aucune loi, aucun système de lois ne peut, et ne doit résoudre. On se heurte à l'étranger qui suscite une méfiance immédiate (pour les gens du peuple, les étrangers, ce sont ceux qui viennent d'ailleurs, pour les membres des divers establishments, potentiellement, les étrangers, ce sont les besogneux et les haillonneux). La violence ne doit pas être refoulée, elle doit être – une obligation qui relève d'un apprentissage de conduites et non de commandements de « la » loi – accueillie afin de la canaliser, puis traitée de différentes façons, ironisée, détournée, etc.

Je pourrais encore évoquer les rapports à la richesse, aux alliés, aux ennemis avec qui on peut entrer en guerre, etc. Comme de ce qui précède, chacun peut s'en instruire de manière autonome en prenant connaissance du texte de l'Enseignement,

Vous avez pu isoler, dans les textes des Évangiles, les passages qui proviennent des Archives du mouvement de Jésus (début des années 30) de ceux qui sont des additions faites lors de la rédaction des Évangiles, entre 95 et 115, à Antioche sous l'autorité vraisemblable d'Ignace. La lecture des textes « dits sacrés » demande donc tellement de travail et d'attention ? Les Évangiles ne sont-ils pas des textes simples ?

La lecture d'aucun texte dit « sacré » ne peut être simple qu'en apparence et par tromperie ; un tel texte est nécessairement le produit d'artifices qui visent à faire passer pour divine l'origine d'une parole humaine. Or, il est exclu que Dieu ait statut d'émetteur et donc d'interlocuteur dans un échange langagier ; si c'était le cas, il s'adresserait en personne à chaque être humain, puisque, paraît-il, tous les êtres humains sont des créatures en qui il a mis quelque chose de lui-même ; il n'aurait pas besoin de recourir à un « prophète », à « un qui parle en son nom » pour s'adresser à tel interlocuteur particulier. Un prophète est nécessairement le produit d'une manipulation, dans une relation de communication, sur l'émetteur du message. Et donc, lire un texte « sacré » implique que l'on s'interroge sur la manipulation à l'origine de son émission. C'est le travail auquel j'ai procédé dans l'analyse de 2 Esdras (traduction en grec des livres de Néhémie et d'Esdras de la tradition hébraïque) et dans ce que j'appellerai l'Anatomie de l'Évangile de Jean.

Les textes sacrés visent en même temps à gommer les traces de l'usurpation de l'autorité sur ces textes par un groupe de connivence imposant son ascendant sur de simples « laïcs » en arguant de son élection, garantie par une tradition dont le respect est « sacré », par telle puissance divine. L'exemple du judaïsme suivi de celui du christianisme illustre bien, à mon avis, comment s'est constituée une littérature sacrée.

Vous montrez que le passage de Jésus de Nazareth au Christ des Églises a été l'objet d'une manipulation, probablement de prêtres de l'haïresis essénienne, qui ont pris la main sur les assemblées des Disciples, mises en place par ceux-ci juste après la mort de Jésus. Ces prêtres ont donc transformé, voire quelque peu déformé, en le transfigurant, le Maître de Nazareth en un Messie (Christ), avant d'en faire l'équivalent d'un dieu. Sans cette manipulation, son message aurait-il pu nous rester accessible ?

Il aurait été évidemment mieux accessible puisque dépouillé de tout langage amphigourique théologique. De Dieu, Jésus se contente de dire qu'il est comme un père qui prend soin de ses enfants (à condition qu'ils prennent soin d'eux-mêmes) – rien à voir avec le Paterfamilias romain, qui a droit de vie et de mort sur toute sa famille ; il a aussi laissé entendre qu'il est en tout être humain une source de vie généreuse (de ce point de vue, sa conception de la relation du divin à l'être humain est proche de celle des conceptions « païennes »). Il ne s'est occupé ni d'un Dieu créateur du monde ni d'un Dieu donateur de « sa » loi réclamant obéissance et soumission de ses « sujets » ! La transformation du bâtard Jésus de Nazareth en Messie, Fils unique de Dieu, a permis à des sacrificateurs, détenteurs de la juste doctrine sur lui, d'abuser et de la crédulité d'un peuple et de la réclame de tous les frustrés de la vie, pour les tenir tranquilles en les invitant à chercher consolation auprès de celui qui avait fait la preuve de l'amour de Dieu, spécialement pour les pauvres. Et pendant deux mille ans, je vous le demande, qu'est-ce que le Dieu d'amour a fait pour les pauvres ? Si l'Église avait rempli la mission des Assemblées des Chrétiens [1], que lui avait confirmée Ignace d'Antioche, de prendre d'abord soin de la veuve et de l'orphelin, c'est-à-dire de tous ceux que la pauvreté disqualifie sur le plan vital, à qui elle interdit la générosité, c'est-à-dire sa qualité par excellence d'être humain, on pourrait en légitimer l'existence. Mais elle a gravement manqué à cette mission. Dans les sociétés médiévales, les Églises auraient dû jouer le rôle de redistributrice des richesses, c'est ce qu'illustrent toutes les figurations des tympans des églises gothiques : elle l'a fait, en se les appropriant et en invitant les fidèles à invoquer le secours de la Mère de Dieu ! Une institution hiérarchique et hiératique, phagocytée dès l'institution de l'eucharistie par les prêtres, ne pouvait que manquer à cette mission.

Vous montrez aussi, preuves à l'appui, qu'au départ les Assemblées étaient délibératives, gérées par 7 Anciens désignés par tous, et donc, il faut le préciser, aussi par les femmes. Leur transformation en Églises, fonctionnant sous l'autorité indiscutable d'un évêque, était-elle indispensable à leur survie ?

Les Suisses n'élisent pas un président de la « République » (de la Confédération), ils élisent un Conseil fédéral de sept membres dont la présidence est annuellement tournante. Un président n'a pas pour mission de donner des ordres souverainement, il a pour fonction de faire entériner les décisions issues d'une délibération, et éventuellement, de décider en dernière instance, mais cela ne le place pas au-dessus des membres de l'Assemblée à laquelle il appartient. La survie d'un groupe humain ne dépend pas de son roi ou de son président de la République, encore moins d'un despote, à long terme, elle dépend de ce qui a permis aux Assemblées des Chrétiens de survivre sous la modalité des assemblées clandestines cathares – que je crois en effet héritières directes des Assemblées des Chrétiens : la survie à long terme d'un groupe humain dépend de la solidarité de ses membres et du respect de leur autonomie.

Cette tendance du personnel (con)sacré par les Églises à rechercher le pouvoir sur les consciences a-t-elle aussi été à l'œuvre dans le judaïsme ? Et n'y aurait-il pas matière à publier un livre passionnant (et éclairant au vu des événements actuels du Proche-Orient) à ce sujet ?

En vérité, je crois pouvoir montrer que la loi de Moïse, loi d'Alliance de YHWH avec son peuple (!!!) a été élaborée tardivement (entre -420 et -398/97) par une équipe de lettrés judéens, des prêtres, sous la conduite peut-être d'un dénommé Esdras, et elle l'a été (élaborée) en tant qu'instrument d'exercice d'un pouvoir absolu sur les consciences de tous les habitants de Yehoud (nom perse du territoire de Juda), et par extension sur tous les circoncis adeptes de la loi de Moïse, sur tous les loudaioi.

Est-il donc possible de parler de vérité dans les Églises qui se réclament de lui, sans revenir, le plus clairement possible, à l'expérience même de Jésus ?

Je pense qu'il serait possible de revenir à l'expérience des Assemblées des disciples, devenues Assemblées des Chrestiens (des Secourables) vers 45 de notre ère. Les Églises se sont construites sur un mensonge, une imposture, diront certains. Il ne peut y avoir en elles aucune vérité, ni institutionnelle (rien ne légitime l'existence d'un sacerdoce) ni idéologique (le messianisme est une rêverie funeste, la filiation divine un mythe bâtard qu'il n'est même plus possible d'interpréter de manière symbolique).

Un retour à une organisation démocratique des Églises ne serait-il donc qu'un retour aux origines ? Et tout ce travail de déconstruction que vous avez conduit n'est-il pas indispensable à un renouvellement du christianisme ?

Oui, ce serait un retour à une origine, celle d'une organisation sociale, disons de 33 à la guerre de Judée et au-delà, jusqu'à l'acte de fondation des Assemblées chrétiennes (vers 100), un retour aux Assemblées des Chrestiens. Ce retour ne peut être, à mon sens, un « renouvellement du christianisme ». Les Chrestiens n'étaient pas des chrétiens, des adeptes d'un Christ ou Messie, d'un Oint de Dieu. Je sais qu'il y a eu de grandes et belles figures chrétiennes : elles l'ont été en dépit de l'institution chrétienne, grâce au seul ferment à l'intérieur des Évangiles, le discours de la plaine dans « Luc », les paraboles du Samaritain, de l'enfant prodigue, de l'intendant risque-tout... Ce serait commettre une erreur que de vouloir renouveler les bases d'une religion. Une religion introduit nécessairement dans une organisation sociale du sectarisme. Certes, on ne peut laisser tomber en déshérence la demande implicite des affamés, des pauvres, des bafoués à être secourus (je traduis désormais khreistos par « secourable ») ; pour répondre à la demande, il faut prendre modèle sur des associations comme Emmaüs, ATD-Quart Monde, me semble-t-il. Et qu'est-ce que je fais de la prise en charge de la spiritualité ? Je ne suis pas sûr que cette prise en charge doive être institutionnelle. Il me semble qu'il vaudrait mieux débarrasser l'espace civil de toute institution religieuse (au moins on pourrait dire aux immigrés à quelle condition on peut les accueillir), et attendre de voir ce qui poussera à sa place, s'il pousse quelque chose. On peut imaginer de remplacer, dans les campagnes, dans les villages ou dans les bourgs, les paroisses par des assemblées des Chrestiens, qui permettraient aux habitants de se prendre en main et de prendre en main une demande spirituelle, si elle se manifeste... Ce que doivent affirmer avec force et détermination les défenseurs d'une dimension spirituelle en l'être humain – dimension qui repose sur son langage – c'est qu'il n'est pas vrai que « l'homme est la mesure de toutes choses ».

Comment se fait-il que vos découvertes, qui remettent en cause nombre de certitudes jusqu'alors défendues par les exégètes professionnels, ne soient pas partagées ou discutées de manière approfondie par les milieux spécialisés dans l'étude et l'interprétation des textes dits sacrés ? Pourquoi « les milieux autorisés » restent-ils si hermétiques à vos découvertes ?

Je crois que l'explication est assez simple : théologiens et exégètes sont, dans leur très grande majorité, des prébendés des institutions ecclésiales. Même les exégètes protestants doivent accepter la Tradition apostolique comme une norme. Or j'interprète la citation par Eusèbe de Papias [2] comme la preuve qu'aucun disciple de Jésus n'a eu statut d'apôtre, et que si nous voulons remonter à quelque parole de Jésus, il nous faut faire table rase des textes qui, prétendument, rapportent ce que Jésus-Christ aurait dit, c'est-à-dire il nous faut faire table rase des Évangiles, en tant qu'Évangiles, et des Épîtres, « authentiques » ou « apocryphes », peu

importe. De la part des exégètes, accepter mes conclusions, c'est décider de démissionner du poste qu'ils occupent dans l'institution ecclésiale.

Vous intervenez souvent, et de manière claire et argumentée, chaque fois que la personne de Jésus de Nazareth est mise en cause de façon polémique ou partisane. Qu'est-ce qui vous fascine autant chez le Maître de Nazareth ? Vous, un amoureux du monde de la culture grecque !

Il y a, dans l'histoire de l'humanité, tenons-nous-en à celle de l'Occident, qui est la nôtre, quelques figures admirables, pour moi, des figures de la civilisation grecque que j'ai un peu mieux étudiées que d'autres, Solon, Homère, Hésiode, oui, j'ose dire, Pisistrate, Clithène, Pindare, Sophocle, Platon tout de même, Diogène et Cratès les Cyniques, puis Jésus de Nazareth, en effet, et je m'arrêterai à l'antiquité. Solon, Homère, Hésiode, Pisistrate, Clithène l'Athénien ont été admirables en ce qu'ils ont œuvré, par le geste ou par le verbe, dans le sens de l'égalité de tous les individus à l'intérieur d'un espace civique. Certes, ils n'ont pas aboli le statut d'esclave, ils n'ont pas donné aux femmes la même place dans l'espace civique qu'aux hommes (aux mâles). Mais ils ont conduit les membres de l'aristocratie équestre à renoncer à une idéologie qui les élevait au-dessus du commun des mortels et ils ont œuvré pour la mise en place d'un espace civique où tout citoyen avait « voix au chapitre ». C'est théoriquement le cas, aujourd'hui en Europe, pratiquement ce ne l'est pas, et je ne crois pas que nous réaliserons cette possibilité par les réseaux sociaux tels qu'ils fonctionnent comme défouloirs à sanies bordés de panneaux publicitaires. Dans cet ensemble Jésus de Nazareth occupe tout de même une place à part : à la différence des écrivains que je viens d'évoquer, il n'a pas été seulement un maître à penser les relations humaines sur un plan universel, intégrant les femmes et les esclaves, et il est le seul dans l'antiquité judaïque gréco-romaine à l'avoir fait, il a été l'un des rares intellectuels, et c'est sans doute l'une des raisons qui ont conduit à lui accorder une place à part dans l'histoire de l'humanité, dont les conduites se sont pleinement accordées à ce qu'il préconisait. Et ça n'était tout de même pas très facile. Il maniait fort bien le paradoxe en même temps qu'il offrait un modèle paradoxal – et cela est un paradoxe – de comportement. Encore aujourd'hui, à qui tente de le prendre au mot, il se dérobe, non pour trouver un refuge dans la mauvaise foi, il le fait en pleine lumière. Ou si vous voulez : dans un éclat de rire. J'aime les éclats de rire de Jésus de Nazareth, ses pirouettes, ses pieds de nez à la réclame du désir de paraître (son exhibition, nu, sur une croix, en tant qu'esclave, peut-être en est-il un) : il a été un authentique cynique de ce point de vue là.

Pour une réponse un peu plus personnelle, j'oserai une confidence : durant mes années de formation universitaire à Lyon, durant lesquelles j'ai été, sur le plan intérieur, abandonné à moi-même dans une solitude profonde, ayant dû renoncer aux repères de mon éducation paysanne catholique, l'auteur de la parabole dite du « Fils prodigue » a été mon compagnon le plus proche [3]. Pour nous qui ne spéculions pas sur sa nature, Jésus-Christ – puisque telle était son identité pour moi comme pour tous les chrétiens à cette époque-là – était, non le Fils de Dieu, mais la figure transitionnelle de l'ombre de Dieu qui, dès le moment de la crucifixion inique du juste, tournait le dos à l'humanité et se retirait, inexorablement avalé par un trou noir. Le Christ est en vérité celui qui nous a donné la force d'endurer l'absence de Dieu. Une fois devenus conscients de cette absence, il nous est possible de nous tourner vers l'autre, en tant que celui qui nous empêchera de tourner en rond dans la cage de notre Moi. Mieux vaut qu'il ne soit pas un double.

Propos recueillis par André Scheer

Notes :

[1] Chrestiens : Après leur implantation à Antioche, au milieu du 1^{er} siècle, les disciples de Jésus se sont nommés ou ont accepté d'être appelés Chrestiens (Χρηστιανοι-Chrestianoï), c'est-à-dire les braves types, les Gens serviables, et non Christiens (Christianoï) ce qui aurait signifié les Disciples d'un Christ ou d'un Messie comme on le dit trop souvent. Ce dernier vocable aurait immédiatement provoqué leur arrestation par la police de l'Empire pour prétention à un titre royal (Voir Ac 11,26 dans le texte grec du Codex de Bèze. Vocable bien vite modifié dans les manuscrits égyptiens plus tardifs sur lesquels sont basées les traductions actuelles !)

[2] Eusèbe de Césarée (Histoire Ecclésiastique, 3, 39, 1-17) cite Papias pour lequel les 7 Anciens n'ont pas le titre d'apôtres en 80 : « [...] Chaque fois que quelqu'un arrivait, qui avait été compagnon assidu, même de loin, des Anciens, j'évaluais la qualité des propos des Anciens, ce qu'André ou Pierre, ou ce que Philippe ou Thomas ou Jacques ou Jean ou Mathieu ou quelqu'un d'autre des disciples du Maître avaient dit, en remontant à ce qu'Aristion et Jean l'Ancien, des disciples du Maître rapportent. » Papias ne leur donne pas ce titre d'Apôtre, ce qu'il n'aurait pas manqué de faire s'il avait su qu'il existait ! La tradition apostolique a donc été bâtie plus tard, vraisemblablement lors de l'écriture des Évangiles, après 96, date à laquelle Clément de Rome ne la connaît toujours pas...

[3]. L'auteur de la parabole du Fils Prodigue (Lc 15) est bien entendu Jésus de Nazareth lui-même ! Parabole que l'on devrait nommer plus justement « Parabole des deux Fils ».

Source : Golias Hebdo n°820, p. 14